

les habitants du Canada ne seraient plus cités comme une race éminemment prolifique."

Voilà les réflexions que l'excellent général Faidherbe faisait sur notre compte pendant les nuits si longues, si lourdes qui pèsent pendant une moitié de l'année sur le palais du gouverneur de Saint-Louis du Sénégal. Le vieux brave, celui qui plus tard devait être le grand chancelier de la Légion d'honneur, semblait ignorer qu'abandonné, livré à lui-même, il avait vu triompher sa politique toute française dans les profondeurs mystérieuses de l'Afrique occidentale. N'est ce pas d'après ses conseils qu'on aurait réussi à établir un poste français à Bammagou, à huit cents lieues de l'embouchure du Niger ? Et le Niger est le plus grand fleuve d'Afrique, après le Nil et le Congo : il a mille lieues de course !

Combien j'aime mieux la manière de voir du sergent-major Pierre Foursin. Il se montre supérieur au général de division dans ses études sur le développement de la race française à l'étranger. Il est plus juste. En parlant d'elle, il peut dire sans crainte que dans le Nouveau-Monde elle a accepté et mené à bonne fin depuis longtemps cette consigne que Parnell donnait à ses compatriotes.

— Accrochez-vous d'une poigne solide à vos foyers. "Keep a firm grasp on your homesteads."

"La race française, nous dit M. Foursin, occupe au Canada une situation privilégiée ; elle a sa représentation dans le Parlement et trois ministres dans le cabinet fédéral ; la langue française y est officielle à l'égal de la langue anglaise, en tout ce qui concerne l'administration fédérale. Il y a trois groupes français : 1^o Les Canadiens Français qui doivent être, à l'heure qu'il est, bien près d'un million et demi dans la province de Québec dont ils forment la presque totalité de la population ; 2^o les Acadiens-Français dans les provinces du golfe St-Laurent ; 3^o les Métis Français, moins nombreux, dans le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest. Ils ont gardé aux Français d'Europe, aux Belges, Luxembourgeois, Alsaciens-Lorrains et Suisses, une place que tout le monde, au Canada, désire leur voir prendre. Les deux races vivent, côte à côte, satisfaites d'une constitution qui consacre depuis 1867 leurs droits respectifs ; politiquement et économiquement associées, elles rivalisent, avec une courtoisie réciproque, dans l'accomplissement du devoir public qui est le développement général de la Confédération ; leur vie sociale et nationale reste distincte ; l'Union Jack et le drapeau Tricolore pavoisent telle ou telle province, tels ou tels quartiers des villes de Québec ou Montréal, suivant que l'on fête la Saint-Georges ou la Saint-Jean-Baptiste ; mais après l'expression de leurs sentiments d'amour et de fidélité pour chacune de leurs vieilles Mère-Patries, tous les Canadiens, à quelque culte qu'ils appartiennent, quelle que soit la langue qu'ils parlent, l'opinion publique qu'ils professent, se retrouvent animés d'une même ardeur, ayant une même ambition à réaliser : La fondation d'un grand pays !

"Le Français le plus patriote en France ne peut, au Canada, penser et agir différemment que les Canadiens Français. Si la France a conservé en Amérique le prestige du rang qu'elle y a occupé, elle le doit bien plus au général Montcalm, tombé sur le champ de bataille de Québec, qu'au général Lafayette. L'ami et l'allié de Washington n'a pas réussi à assurer aux Français la reconnaissance des Etats-Unis : Montcalm a laissé derrière lui des compagnons qui sont devenus une seconde nation française. La mémoire du général français, dont la mort a marqué la perte de l'empire colonial de la France en Amérique, unie à la mémoire du général Wolfe, qui ne survécut pas non plus à sa victoire, sont honorés aujourd'hui par les descendants des vaincus et des vainqueurs, à jamais réconciliés, dans un monument, à coup sûr unique dans le monde, élevé par souscription publique sur le terrain même de la lutte, à la gloire commune des deux héros. Montcalm et Wolfe, s'ils vivaient de nos jours, ne feraient plus la guerre. Ils licencieraient leurs troupes et feraient de la colonisation dans le Nord-Ouest.

"La période des temps héroïques et guerriers semble définitivement close sur la terre canadienne. Théâtre de tant de combats acharnés, presque interrompus pendant deux siècles, la paix, sécu-

laire elle aussi, qui y règne maintenant, sera-tous les Canadiens l'affirment — la paix perpétuelle."

Et prenant bravement à bras le corps la question de l'émigration française, M. Foursin termine par ces lignes magistrales :

"La population de la France est à l'état stagnant ; un courant d'émigration lui rendra sa vitalité ancienne et ses vertus prolifiques, de même qu'un cours d'eau rapide traversant une mare, rend la clarté à ses eaux croupies. Lorsque dans chaque village on aura la connaissance des facilités d'établissement au Canada ; lorsque chaque famille aura dans ce pays l'un de ses membres ou l'un de ses voisins, alors disparaîtra la vraie cause du mal, l'inquiétude des parents pour l'avenir de leurs enfants et les difficultés de la vie qui conseillent le célibat ou la stérilité conjugale volontaire.

"N'insistons pas. Les batteuses à vapeur qui extraient des meules gigantesques, formées de gerbes moissonnées et liées à la mécanique, dans le Nord-Ouest, un froment que chemins de fer et steamers apportent ensuite si rapidement et si économiquement sur nos marchés, font plus pour la solution de la question que les raisonnements les plus serrés. La concurrence agricole de l'Amérique du Nord a ruiné nos fermiers ; mais les prix du pain et de la viande sont nivelés et les disettes ne sont plus à craindre. Il est donc impossible de fermer la frontière : On ne décrète pas la famine ! C'est avec courage et sang froid, au contraire, qu'il faut reconnaître la situation et, virilement, chercher une solution et non de nouveaux moyens empiriques.

"La douane et les tarifs protecteurs n'y feront rien ; on ne peut, artificiellement, fixer et maintenir le taux des fermages et l'évaluation ancienne de terres maintenant épuisées et surchargées d'impôts. La terre ne peut valoir éternellement 3,000 francs l'hectare de ce côté-ci et cinquante francs de l'autre côté de l'Atlantique. Cela finit par se savoir. Le fermier lui-même, à la concurrence qu'il subit, se rend bien compte d'où vient le mal ; il se dit que quand il est si onéreux d'être fermier il vaut mieux devenir propriétaire. Le sac de blé ne peut plus être cher à Paris et à vil prix à Winnipeg. Le câble communique à la même heure les mercuriales des marchés de Montréal et du Havre, et la navigation à vapeur rend effectives, en quelques jours, les transactions conclues instantanément par les négociants des deux mondes à l'aide du fil électrique.

"C'est une évolution économique profonde, une évolution humaine qui est commencée et fatalement s'accomplira. Que l'on en souffre ou que l'on s'en réjouisse, il n'y a, en remontant à la véritable origine de la crise, qu'un seul homme à qui l'on puisse s'en prendre : Jacques Cartier, émule de Christophe Colomb, un capitaine de Saint-Malo qui, au seizième siècle, découvrit le Canada."

* * * Maintenant, il est temps de causer de ce brave garçon. Avec l'aide de Mgr Labelle, il s'est fait le promoteur de l'émigration française au Canada, le défenseur de notre race.

Pierre Foursin est grand, fort. C'est un athlète, et, ce qui ne nuit pas, c'est aussi un penseur et un érudit. Taciturne, même timide avec ceux qu'il connaît peu, il devient gai, vibrant, charmeur quand il se sent près de ceux qui peuvent le comprendre. Parlez lui de Paul Déroulède, de l'Alsace, de la Lorraine ; il se transforme. Je lui ai entendu déclamer un soir le *Testament*. Toute la chambrée frémissait d'émotion. Quand il touche à ces notes, les sentiers de la conversation ne lui vont plus. Il a sur les lèvres le tison sacré ; sa chaise est une place forte ; sa parole est un clairon.

C'est que, voyez-vous, Foursin a souffert comme tant d'autres des suites de l'année terrible. Il est battu à Borny, à Gravelotte. Il a vu le Prussien à l'œuvre. Il l'a jugé par ses cartouches, par sa *schlague* ; par son amour hystérique pour les pendules. Il a été soldat ; il a été prisonnier de guerre. Il a vu toutes les grandeurs, toutes les humiliations de la France. Il en connaît maintenant toutes les espérances. Pour le grand jour, il

lui réserve sa sève, sa force, sa virilité, son intelligence.

A Paris, quand il a passé quelques instants avec son vieil ami Paul Déroulède, il n'a pas de plus grand plaisir que de se mettre au service des Canadiens Français qui sont de passage. Il est aussi connu de nos compatriotes qui sont allés en France qu'il l'est de son vieux régiment. Quand ils reviennent au pays, le nom de Pierre Foursin fait partie de tous les souvenirs agréables que Paris peut laisser à ceux qui partent de la Nouvelle-France pour aller passer quelques jours dans l'Ancienne.

* * — Paresseux ! avec cela ; mais paresseux

Voilà ce que m'avait dit l'ami qui a provoqué cette étude, pendant que je dépouillais mon courrier de France.

Ces mots me tintaient encore aux oreilles. Ils finiront par me rappeler que, la veille du départ de Foursin pour Paris, je lui avais posé cette question :

— M'écriras-tu quand tu seras là-bas ?

— Non, me répondit-il en fumant tranquillement dans sa pipe et en s'allongeant dans mon meilleur et unique fauteuil. D'ailleurs, qu'aurai-je à te dire ? J'aime mieux faire collection de nouvelles pour le jour où nous nous reverrons.

* * — Eh ! bien, mon vieux Foursin, tu ne me la feras pas à l'oreille, comme cela se disait au régiment. M'écriras-tu au moins pour me remercier d'avoir lu ton rapport ? M'écriras-tu pour l'avoir fait ainsi connaître au MONDE ILLUSTRÉ, à ses lecteurs canadiens-français que tu aimes tant et qui te le rendent bien ?

— Dis, Foursin, m'écriras-tu ?

Toucheur de Saint-Malo

NOUVELLES A LA MAIN

— Savez-vous quelle différence il y a entre des affronts et des assiettes ?

— ???

— Hé bien ! les affronts s'essuient avant d'être lavés et les assiettes après.

* *

Gontran conte ses peines d'amour à Gaston :

— Ah ! mon ami, elle me trompe, moi qui l'aimais tant, je n'ai plus qu'à mourir ; j'hésite seulement sur la façon d'en finir. Le revolver, la rivière, la corde.

— Prends le chemin de fer.

* *

On parle d'une dame âgée qui a perdu plusieurs gendres et qui, pour sa part, se porte comme le pont Neuf.

— Cette belle mère est un phénix.

— Pourquoi phénix ?

— Elle renaît de ses gendres.

* *

A la visite du médecin :

— Comment vous sentez-vous ce matin ?

— Pas mal, docteur. J'ai bon appétit, je dors bien...

— Tenez, voici une ordonnance qui vous enlève tout cela.

* *

La scène se passe devant un magistrat qui examine une affaire de séparation de corps.

— Mais enfin, madame, je ne vois pas dans votre plainte de motifs suffisants !

Vous reprochez à votre mari d'être corroyeur... "c'est une profession honorable !"

— Oui, monsieur, mais c'est moi qu'il tanne